

La fiancée

Autor(en): **Lausanne, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **33 (1965)**

Heft 2

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— LA FIANCÉE —

par R. L.

Le sergent ouvrit la porte de la chambre et demanda :

— Brette ? ... Jaque Brette ? ...

— En permission ... répondit le caporal.

Le sergent s'éloigna, et chacun reprit ses occupations. Celles de Michel consistaient à rêver, étendu sur son lit. Auprès de lui, Pierre bavardait.

La réponse du caporal lui fit dire :

— Comme il doit être heureux !

— Qui cela, mon chéri !, interrogea Michel, retourné déjà à ses rêves de poète.

— Mais ... Jaque ... Jaque Brette ! ...

— Il te plaît, hein !, s'écria Michel, agacé, ... mais ... il n'en est pas, lui !

— Il n'«en» *était* pas ... mais maintenant ... Pierre soupira, et dit encore :

— Comme il doit être heureux ! ...

Moqueur, son ami se redressa :

— Ah oui ? Et ... pourquoi, s'il te plaît ?

— Je vais te raconter cela ...

— — —

Pierre s'étendit auprès de son ami et, à voix basse, lui fit cet étrange récit :

«Tu sais que, lorsque nous étions en Indochine, tous les camarades avaient une marraine de guerre, une correspondante qui leur adoucissait la vie ...»

Michel l'interrompit :

«Tous les camarades, sauf ... toi et moi ... puisque c'est cela qui nous rapprocha et ... nous unit ...»

Pierre sourit, pressa la main de Michel, et continua :

«Jaque avait donc une marraine, et l'échange de lettres et de photos, la situation particulière du soldat, le besoin d'épanchement, tout cela transforma leur correspondance en billets doux.

«Quand il alla en permission à Paris, Jaque rencontra sa dulcinée, et ils décidèrent de se fiancer en secret. Ensuite, l'échange de lettres reprit de plus belle.

«Un jour, Jaque me tendit une photo :

— Regarde ça ! Toi qui aimes les beaux garçons !

Regarde ... le frère de Francine ...

«Et je vis une silhouette éblouissante : un adorable garçon d'une vingtaine d'années, beau, mais beau !! ... Mes yeux ne pouvaient plus (pardon, Michel !) se détacher de cette splendeur ... Et Jaque ajoutait :

— Tiens, lis cette lettre. Francine m'y parle beaucoup de son petit Bernard ! Lis ! Mais lis donc !!

«Je fis ainsi la connaissance de Bernard . . .

— — —

« . . . Les jours passèrent . . . Jaque, que j'interrogeais souvent sur ses amours, ne répondit — tout à coup — qu'évasivement à mes questions. Je le surpris, un soir, tenant une lettre et une photo; il avait les yeux mouillés de larmes. Je le pressai de demandes; il me dit enfin :

— Toi, Pierre, tu vas me comprendre, me conseiller . . . Voilà : Francine m'a tellement parlé de son frère, de sa douceur, de ses qualités morales et physiques, elle m'a envoyé tant de photos du beau garçon, que je . . . je pense plus à lui qu'à elle ! . . . Mais qu'est-ce que ça veut dire ? . . . Que faut-il faire ?

«Je répondis doucement à Jaque :

— Je n'ai jamais fait de prosélytisme, bien que tu aies souvent dénigré mes «mœurs» . . . mais j'ai l'impression que tu es en train de devenir un autre homme !

«Jaque répéta :

— Mais que faut-il faire ?

— Wait and see ! . . . répondis-je en m'éloignant, non sans lui avoir flanqué une amicale bourrade.

— — —

« . . . Mais Jaque était bien pris ! Je sus qu'il ne continuait sa correspondance avec Francine que pour lire quelque ligne concernant Bernard, et pour avoir la certitude, ainsi, de le rencontrer bientôt. Peu de temps après, quand nous fûmes tous revenus à Paris, en caserne, délivrés de cette guerre malsaine, Jaque revit Francine, sans enthousiasme, mais m'avoua-t-il, avec ce seul espoir : connaître Bernard.

«Et ce qui devait arriver . . . arriva ! . . . Enfin . . . pas tout de suite . . . mais ils se virent d'abord chez les futurs beaux-parents (de toute façon, il l'était !). Puis, à plusieurs reprises — l'occasion était provoquée par Jaque comme par Bernard — ils sortirent tous deux. Et, un beau jour, Francine étant souffrante, ils partirent seuls en camping. Sous la tente, mis en présence en lieu clos, ils se découvrirent des goûts communs, se firent des compliments toujours plus tendres, et échangèrent enfin les baisers, puis les caresses, sans lesquels aucun amour n'est viable . . .

«Jaque, aujourd'hui, est en permission, mais pas dans sa famille en province. Il est allé rejoindre Bernard, en vacances sur une plage normande.»

Pierre s'interrompt, rêva un instant, puis, répondant à une question inexprimée de Michel :

«Francine ? . . . Ses parents ? . . . Ils ne sont au courant de rien, n'ont rien vu, rien su, rien senti rien deviné. Savent-ils, se doutent-ils seulement que leur fils est — et a toujours été — homophile ? Ils n'ont rien compris non plus quand Jaque a rompu ses fiançailles. Francine n'en a d'ailleurs pas souffert, préparée à cela depuis longtemps, les lettres de

Jaque manquant de plus en plus de chaleur, de tendresse — réservées sans doute pour Bernard !...

«Les deux amis se voient en secret à Paris. Actuellement, ils sont heureux...»

«Quand Jaque sera libéré, — bientôt, uni ! comme nous, nous deux... — ils vivront ensemble, Bernard et lui, c'est décidé, et... advienne que pourra !...»

... Michel rêvait... Pierre souriait...

Le sergent entra, une fois de plus :

— Alors, vous êtes certains que Brette... Jaque Brette... est en permission ?

Ce fut Michel qui répondit :

— Oui, certains, Sergent, certains... et, pour Pierre, il ajouta, tout bas :

— et certains qu'il est heureux !...

ROBERT LAUSANNE, Janvier 1950

CHRONIQUE DES LIVRES

Le héros de l'étrange, fascinant, lassant, excitant et dur petit roman de René Ehni : «La gloire du vaurien»¹⁾ est un vaurien dont la seule gloire réside dans une monstrueuse inconscience. Mais René Ehni, dont ce sont croyons-nous les débuts, est un authentique écrivain. On suit passionnément le fil ténu de cette histoire qui n'existe pas. C'est un portrait. Manni diminutif de Manfred, est un garçon allemand, attirant, très beau, juif, homosexuel, chaste, millionnaire, gigolo masochiste, syphilitique, myope et désespéré. «La gloire du vaurien» découvre successivement et mêle comme les divers thèmes d'une symphonie ces aspects du personnage. Il ne se passe rien que de superficiel dans les quelques mois de cette existence qui nous sont contés : que Manni voyage en Allemagne, soi-disant à la recherche de ses ancêtres, ce retour aux sources se traduit par des achats massifs de pull-overs, de disques rares et des départs sans raison pour une ville ou pour une autre. Pourtant, Manni aurait la possibilité, en route, de s'attacher à un être presque aussi exceptionnel que lui : Gert, qui a dix-sept ans, est également gigolo et libre, pur, violent, animal. Mais il suffit que Gert trahisse une involontaire tendresse en traîtant son ami de «con»(?) pour que Manni s'envole pour l'Italie par le premier avion... Florence, Rome, La Grèce, enfin Paris... Ensuite, c'est toujours pareil, toujours rien : des femmes riches, des garçons vivant de leur sexe, de nouveaux pull-overs, des transistors japonais, des valises semées aux quatre coins du monde. Une «café-society» d'êtres superficiels et désespérés, rendus plus légers que l'air par le poids de leur fortune. Pourtant, le personnage de Manni a une épaisseur, une vérité intransmissible; on s'attache à lui, on ressent son vide, on est presque libéré par son suicide nécessaire.